de le nommer seulement suffit pour évoquer, chez tous les Belges qui s'y sont rendus afin de se donner une leçon pratique, le souvenir d'un résultat complètement atteint...

J'ai dessiné, tout à l'heure, le symbole du commerce donnant l'essor aux arts. Il n'y a pas eu de théâtre plus expressif de ce symbole qu'Anvers au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles. Il débute par Quentin Metsys, le dernier des primitifs flamands; il hésite à adopter la Renaissance classique italienne avec Van Orley et Coxie, et, miracle de transformation, il redevient Flamand, on ne peut plus Flamand, avec Rubens, Van Dyck et Teniers.

Déjà, cependant, à la fin du XVII^e^ siècle, l'expansion commerciale avait pris fin. Mais il était resté des fortunes à Anvers et des idées de luxe; et ce furent elles qui lui permirent de devenir le centre d'art le plus caractéristique et le plus incontesté que nous ayions eu en Belgique.

La gloire qui rejaillit sur Anvers de cette période de splendeur de l'art flamand lui a laissé l'ambition d'être, de notre temps aussi, un centre directeur d'idées esthétiques. Les éléments ne manquent certes pas, puisque la richesse y abonde de nouveau, ainsi que le cosmopolitisme. Mais il faudra que la postérité décide et juge si la doctrinalisation, la réglementation des aspirations vers le Beau par le moyen d'un Institut pédagogique était bien ce qu'il fallait pour produire une nouvelle école d'Anvers.

Au fond, ce n'est que par coquetterie que notre métropole commerciale proclame, de temps à autre, qu'elle est aussi notre métropole artistique ou littéraire. Elle est comme un riche marchand qui, entre deux bonnes affaires, met ses plus gros diamants et ses bijoux les plus massifs pour jouir, au moins un court instant, du produit de son labeur et de ses négociations. Mais elle retourne tout de suite à ce qui est réellement son domaine : à l'expansion de ses relations mondiales, par l'amélioration de son outillage économique, par l'embellissement, le perfectionnement, si c'est possible, du fleuve qui fait corps avec elle.....

×××

Or, sous le rayonnement d'un tel phare, que peuvent les petites villes et les campagnes qui forment la région d'Anvers, sinon s'effacer modestement ?

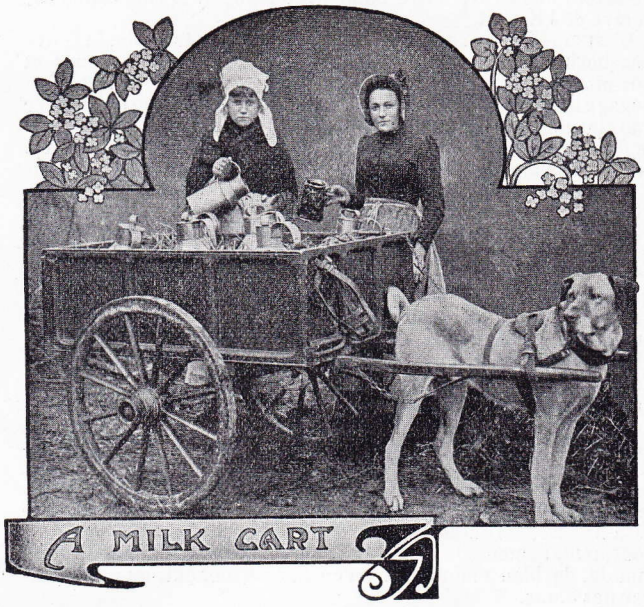
Malines, cependant, perce cette obscurité par son passé et par les compensations qui lui furent données pour prix des déchéances que des raisons d'État lui imposèrent.

Elle a bien failli devenir la capitale de la Belgique quand, après avoir lutté inutilement contre Anvers pour le monopole de l'importation commerciale en Brabant, elle devint le siège du Grand Conseil du gouvernement des ducs de Bourgogne et le siège de l'archevêché des Pays-Bas méridionaux.

Ce dernier privilège lui est seul resté, avec la cathédrale de Saint-Rombaut.

Mais comme ce n'est point par la vie du « monde » que ce privilège se manifeste, Malines conserve l'allure d'un lieu de dévotion et de paix, également éloigné du fébrilisme de la capitale et des aspirations au lucre de la métropole commerciale.

J'allais oublier que Malines a failli aussi devenir le centre de notre réseau de chemins de fer et qu'il a conservé, de ce chef, l'arsenal où devaient, dans la pensée de nos premiers ingénieurs,



aboutir et se ravitailler toutes les voies ferrées à créer successivement en Belgique.

Et qu'y a-t-il, par ailleurs, entre Malines et Anvers ?

La vallée du Rupel et la vallée de l'Escaut...

Ces deux vallées, identiques en nature géologique comme en aspect pittoresque, sont comme des ateliers pour la préparation des matériaux et des vaisseaux nécessaires à l'alimentation commerciale de la grande ville.

La nature les a dotées d'une argile unique, seule capable de fournir les briques connues dans le monde entier par le nom de leur région d'origine : Boom et Rupelmonde; et l'industrie humaine a amoncelé sur leurs bords les chantiers de construction et de métallurgie; au point que, quand l'heure du travail bat son plein, on se surprend à écouter le martellement des tôles et des forges, à suivre les fumées des usines et des hauts fourneaux, comme si l'on était dans notre vallée de la Meuse elle-même.

Impressions aussitôt effacées, d'ailleurs, que reçues !

Car si l'on fait abstraction de l'utilisation industrielle des rives de l'Escaut, si l'on ne regarde que les bouquets et l'ourlet des beaux arbres de leurs digues, avec les pointes des clochers des villages et les maisonnettes des passeurs qui les jalonnent, si l'on se promène en bateau au fil de l'eau, on est saisi par l'ampleur du paysage — je le redis parce que cette vision me hante — l'on rêve du décor du premier acte de *Lohengrin* : — tout eau et tout ciel, — où l'envoyé des dieux, le chevalier au cygne, est, en réalité, remplacé par des messagers, moins poétiques assurément, moins étincelants d'or et d'argent, mais plus créateurs de richesses tangibles.

Et l'on a bien la preuve que le XIX^e^ siècle n'est plus le X^e^, ni au point de vue du progrès de la raison humaine, ni au point de vue de l'utilitarisme. Les hommes en général, et les Anversois en particulier, ne croient plus aux dieux qui abordent sur la terre, mais bien à la puissance des échanges internationaux qui amènent la fortune.

MAURICE HEINS.

De Hamoir à Logne

Cette excursion est certainement une de celles dont les diversités d'aspects sont les plus frappantes de la vallée de l'Ourthe moyenne; en d'autres termes, nous verrons ici une des parties les plus mouvementées de la rivière.

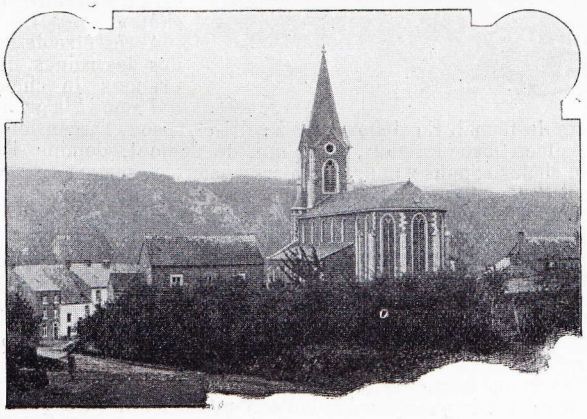
Du pont de Hamoir, nous remontons la rive droite de l'Ourthe et nous rencontrons d'abord deux jolis chalets établis au centre d'un nid de verdure. Le chemin ombragé que nous suivons près

de hauteurs boisées, dont la végétation se marie agréablement aux massifs rocheux, a un charme particulier bien agréable à l'œil.

Bientôt se remarque, à droite de la route, un chemin bordé d'une double rangée de sapins séculaires, dans toute leur splendeur; il y règne une obscurité presque complète; c'est l'entrée du domaine de Hamoir-Lassus, propriété de M. Georges Chaudoir-Dawans, de Hamoir, ayant appartenu antérieurement à la famille de Donnea. Le château, situé au bord de la rivière, a été, tout récemment, considérablement agrandi et est devenu une des plus grandes et des plus imposantes constructions de la région. Le corps principal est conçu dans le style des anciens manoirs de la vallée de l'Ourthe du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle et notamment des châteaux forts dont il existe encore certains vestiges. L'arrière-corps, qui sert aux dépendances, date de 1753, comme l'indique encore une antique girouette placée dans la cour d'honneur; toutefois la grosse tour plantée au centre de cet arrière-corps remonte certainement à la fin du XV^e^ siècle, ainsi que l'attestent certains fragments d'architecture ogivale. Cette magnifique demeure seigneuriale, dont la partie moderne a été si bien harmonisée avec le vieux château, est l'œuvre d'un architecte liégeois, M. Paul Demany.

Après avoir dépassé le hameau de Hamoir-Lassus (là-dessus), dont nous voyons la petite église, nous nous engageons dans un sentier et, après en avoir parcouru les sinuosités sous bois, nous aboutissons au bord de l'Ourthe, dont nous nous étions écartés depuis notre départ de Hamoir. Nous y débouchons non loin de la roche dite « des Vignobles », qui renferme une grotte, à l'entrée de laquelle, paraît-il, on faisait anciennement du vin, d'où ce nom de rocher des Vignobles. Cette excavation, propriété de M. Chaudoir, située à mi-côte, se trouve à quelques centaines de mètres en aval de la Roche Noire que nous rencontrerons tantôt, et dans un grand massif calcaire, grisâtre, disposé sous forme de haute muraille, surgissant de la verdure. Comme petite grotte, elle ne présente rien de bien caractéristique, si ce n'est la disposition en ogive bien marquée de la voûte de deux petites salles, dont une pourrait fort bien simuler une petite chapelle. Des fouilles, organisées par le propriétaire, ont mis au jour des silex taillés et d'autres intéressants vestiges du passé.

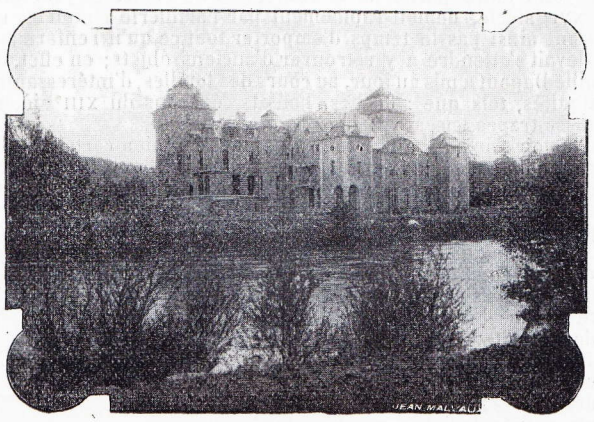
En dirigeant nos pas vers le ravin de Sy, qui débouche à gauche, nous passons non loin de la petite source que l'on prétend être la sortie du chantoir d'Ensegotte, dont nous avons fait la visite sur le plateau de Filot. Le ravin de Sy est indiqué sur les cartes comme étant parcouru par un ruisseau; cela n'est exact que très rarement, par exemple après les fortes averses d'orage. Ce vallon de Sy, appelé aussi vallon des Corneilles, rappelle un crime qui aurait été perpétré dans les environs, et dont la légende est connue sous le titre de : « La Xhavée (Ravin) du curé de Xhignesse ». En 1778, l'église de Xhignesse ayant été dévalisée par d'habiles voleurs, le curé annonça le méfait à ses paroissiens en leur démontrant que ces loups ravisseurs devaient être en même temps de fins renards. Or, trois frères, habitant les environs, portaient ce nom de Renard et, malgré la rectification que fit le curé à leur sujet, ils crurent à une allusion et résolurent de se venger du prêtre. Le 17 novembre, après avoir bien préparé un alibi, ils se placèrent à l'entrée du Pierreux-Bois, entre Sy et Filot, et quand le curé passa à cet endroit isolé, ils l'assommèrent à coups de bâton en lui disant : « Tiens! voilà pour tes fins renards. »



Hamoir. *(Cliché E. Rahir.)*

Devant nous, à l'entrée de ce ravin, s'avançant en promontoire à pic au bord de l'Ourthe et ne laissant que l'espace nécessaire au sentier, s'élève un rocher légendaire, la « Roche Noire », dont le nom doit provenir, non pas de sa couleur grise, mais des corbeaux qui l'habitent ou plutôt encore des terribles drames qui se sont déroulés à ses pieds. En amont de ce point, la rivière fait un coude et, avant l'exécution des travaux de dérivation pour l'établissement de la voie ferrée, les eaux venant se briser contre la base du rocher creusaient par leur tourbillonnement un gouffre profond et dangereux; c'est le gouffre noir qui avait la réputation d'avoir englouti bon nombre d'embarcations et de cadavres et qui a fait naître de sombres légendes. Faisons l'ascension de ce sinistre rocher, et nous ne regretterons pas les peines, bien minimes, de cette petite escalade. De tous côtés, nous y verrons des rochers surgissant de montagnes boisées; l'ensemble de ce site, d'un effet très pittoresque, est fort beau par ses oppositions de couleurs du roc et de la verdure.

Nous passons ensuite sous la voie ferrée et, suivant le bord de la rivière à travers les prairies, nous atteignons le ravissant village de Sy, adossé à un massif montagneux, commencement de la remarquable chaîne rocheuse que nous allons contempler bientôt. Sy renferme une mignonne églisette, tout au plus suffisante pour y contenir une demi-douzaine de familles; quelques grands arbres groupés dans son voisinage en complètent le joli cadre rustique. Ce hameau possède plusieurs modestes cafés, dont deux s'intitulent même restaurants.



Hamoir. — Le château. *(Cliché E. Rahir.)*

Nous franchissons l'Ourthe sur la passerelle du chemin de fer; devant nous s'ouvre le tunnel nécessité par les grandes sinuosités de la rivière en cet endroit. En remontant la rive gauche, nous voyons immédiatement se dresser majestueusement la splendide ceinture de rochers de Sy, formant une grande muraille qui se développe en un vaste hémicycle et dont la crête découpée se profile aussi gracieusement que vivement sur la voûte céleste. Au pied de ce massif, la sombre rivière coule silencieuse et grave et présente ici un charme pénétrant, que seuls sauraient rendre le peintre ou le poète. Comme frappant contraste de cette rive rocheuse, les montagnes de gauche de la vallée sont entièrement boisées, nous montrant aussi une variété de nuances sombres et claires bien caractéristique. Cet ensemble de beautés naturelles est si attrayant, que c'est bien malgré soi que l'on réussit à s'arracher à la séduction de ce site enchanteur.

Ayant remonté cette gorge étroite, vrai défilé où serpente la rivière, nous aboutissons bientôt à un passage d'eau et, après nous être époumonnés à héler le passeur, nous franchissons la rivière en bac. Nous arrivons à la ferme de Palogne, où le *Café des Ruines* nous permet de nous désaltérer. A partir de cette ferme bien isolée, que les moines de Stavelot fréquentaient autrefois pour y jouir du plaisir de la pêche, nous suivons vers l'amont le ruisseau de Logne ou Lembrée, qui, plus haut, porte encore le nom de Vieux-Pouhon. Nous rencontrons d'abord l'habitation, si bien en harmonie avec le pays, de M^me^ Dupont, veuve de l'artiste musicien bien connu, et propriétaire des ruines que nous allons explorer.

Logne se présente bientôt à nous; c'est un petit hameau de quelques maisons très pittoresquement établi au bord du ruisseau, abrité d'un côté par la montagne boisée que couronnent les ruines d'un ancien château fort, de l'autre par un massif rocheux dénudé, renfermant à mi-côte une roche assez étendue, mais d'une pénétration difficile. En déblayant cette grotte, on y a trouvé dernièrement une aiguille gauloise à une quarantaine de mètres de profondeur. Anciennement elle était habitée; voici ce que dit le docteur Bovy, dans son livre intitulé *Promenades historiques* : « Une chétive cabane placée à 200 pieds au milieu de la montagne est adossée contre l'ouverture d'une grotte dont l'étendue est toujours un mystère. Il y a quelques années, des chasseurs parcourant un vallon qui en est éloigné d'une demi-lieue, un de leurs chiens poursuivit un renard jusque dans son terrier. Ne le voyant pas revenir, ils crurent qu'il avait péri, quand, à leur

grand étonnement, ils le retrouvèrent sortant par l'entrée que masque la cabane.

Munis de l'autorisation nécessaire, allons maintenant visiter les ruines de Logne, auxquelles un sentier très raide donne accès. Ces anciens débris étaient encore, il y a peu d'années, recouverts d'épaisses broussailles qui ont été enlevées par les propriétaires dans le but de faire une sorte de reconstitution historique de cet antique château fort et d'y pratiquer des fouilles méthodiques et consciencieuses. On a obtenu d'importants résultats, entre autres la découverte d'un escalier dans l'épaisseur d'un mur de la tour, et un commencement d'escalier en colimaçon dans une autre partie de la ruine, etc. Ce château ayant été, au XVI^e siècle, démoli rapidement par l'artillerie ennemie, ne laissant ainsi pas le temps d'emporter tout ce qu'il renfermait, on devait s'attendre à y retrouver d'anciens objets; en effet, la famille Dupont a mis au jour, au cours des fouilles, d'intéressantes antiquités, tels que : flèches, boulets, éperons du XIII^e siècle, chausse-trapes, ciseaux, fourches, etc.

L'histoire ne nous a pas fourni de données bien certaines sur l'origine du comté de Logne. D'après le docteur Bovy, la première pièce authentique qui atteste l'antiquité de ce comté serait un acte de donation datant de 915, mais l'orthographe du nom laisse cependant subsister un doute à cet égard. C'est seulement à partir du XII^e siècle que les renseignements deviennent plus précis et que Logne commença à avoir une existence propre et régulière. Wibald, le plus célèbre des abbés de Stavelot, peut en être considéré comme le véritable fondateur; la terre lui fut conférée par l'empereur Lothaire II, en 1137. Les hauts avoués de l'abbaye de Stavelot, ces soi-disant protecteurs des monastères, qui avaient la garde du comté, y commirent tous les méfaits; ils finirent par s'installer dans les places fortes de Logne et de Comblain pour mieux tyranniser les habitants des environs; ils se mirent à piller les fermes et attaquèrent les moines même jusque dans leurs propres monastères.

L'abbé Frédéric réussit difficilement à faire restituer ces châteaux forts au duc de Luxembourg, par sentence impériale, en 1227. En 1427, Jean de Geuzaine, alors prince-évêque de Stavelot, engagea, pour le malheur du pays, le comte de Logne à la trop célèbre famille de La Marck. Pendant près d'un siècle, à la suite de cette vente, le pays fut le théâtre de calamités sans nom : pillages, vols, brigandages, meurtres, tout y passa; ces crimes ne cessèrent qu'en 1521, par la prise du château de Logne. A cette époque, c'est-à-dire en 1521, Robert de La Marck, seigneur de Bouillon, soutenu par François I^er, osa déclarer la guerre à son suzerain l'empereur Charles-Quint, lequel donna l'ordre au comte de Nassau d'aller le châtier. Celui-ci se mit en marche à la tête de 20,000 hommes et, après s'être emparé de Bouillon, il vint faire le siège du château de Logne. Le 20 avril, douze bouches à feu, placées sur les hauteurs de Herbet, et huit autres sur celles de Vieuxville, commencèrent par foudroyer la forteresse. D'après la tradition, l'artillerie commença par ne pas y occasionner de grands dommages, lorsqu'une femme du pays, poussée par son intrépidité ou par sa curiosité, arriva au-dessus du rocher de Logne et remarqua que les boulets portaient trop bas; elle alla avertir les Espagnols : ceux-ci rectifièrent leur tir et réduisirent bientôt aux abois la garnison, qui se rendit à discrétion le 1^er mai; les brigands qui la composaient furent pendus aux créneaux. Après la reddition, l'abbé de Stavelot et ses vassaux se joignirent aux Espagnols pour démolir de fond en comble cet antique château fort.

Examinons-en maintenant les débris. Nous passons d'abord sous une voûte basse, embarrassée de décombres, pour aboutir dans une sorte de cour. Devant nous sont les restes d'une tour, c'est la partie la plus importante ou plutôt la mieux conservée des ruines. En longeant cette tour du côté de la vallée de l'Ourthe, nous arrivons par un sentier très difficile à un souterrain naturel, vraie grotte qui traverse de part en part la montagne, la sortie regardant le vallon de la Logne. Par les travaux qui y ont été exécutés, on se rend compte qu'elle a dû servir de casemate à la forteresse. Dans la cour où nous venons de passer se trouve l'entrée d'une autre grotte, appelée la cave Notre-Dame, ainsi nommée parce qu'elle renferme une stalagmite plus grosse que les autres, pouvant simuler la Vierge : c'est dans cette cavité naturelle que se réfugièrent, pendant la Révolution française, sept curés des environs de Logne, qui y vécurent misérablement pendant huit mois.

Sur la montagne dénudée qui se voit de l'autre côté de la Logne, existait autrefois un arbre connu sous le nom de « chêne des Sept Larrons »; ayant été détruit par un incendie, allumé accidentellement par un pâtre, il a été remplacé par un poirier qui y est encore. Voici l'origine de cette désignation : « Un jour que les partisans de La Marck étaient peu nombreux, quelques-uns d'entre eux sortirent de l'enceinte fortifiée dans le but habituel de se livrer à des brigandages; les habitants des environs réussirent à s'en emparer et en pendirent sept aux branches du chêne qui dans la suite reçut son nom spécial. »

Comme toutes les ruines d'anciens châteaux, celles-ci ont leurs légendes. Rappelons-en très sommairement une des principales : celle de la Gatte d'or. « Marthe de Berlioz était à la veille d'épouser Alard, écuyer du duc de Luxembourg, résidant à Logne. Cette jeune fille, en se rendant au château, avait produit par sa beauté une grande impression sur le duc, qui, après s'être débarrassé de son écuyer, parvint à la séduire par l'appât de l'or. Le pauvre Alard mourut de chagrin; mais Marthe devint bientôt insolente et cupide. Un jour, son corps fut trouvé sans vie dans le souterrain, qui fut appelé « d'ell Gatte d'or». Qu'étaient devenues ses richesses, personne ne put dévoiler ce mystère. On apprit plus tard qu'une chèvre portant les bijoux de Marthe errait souvent la nuit au milieu des ruines. Celui qui sera assez habile pour la saisir sera maître du trésor. Des campagnards ont fait dans cet espoir de nombreuses fouilles, qui sont restées infructueuses jusqu'à présent, et il est fort probable que cet insaisissable trésor ne sera pas découvert de sitôt. »

Après être descendus des ruines, nous prenons le chemin qui mène à la grand'route de Bomal. En débouchant à celle-ci, faisons l'ascension du massif en face de nous, celui qui, de l'amont, domine l'ancien château; nous y jouirons de très beaux et surtout extrêmement curieux panoramas des vallées parallèles de l'Ourthe et de la Logne, séparées par la mince crête montagneuse supportant les débris du château fort que nous venons d'explorer. Ce paysage est étrange et combien est ravissant, vu d'ici, le vallon de droite au fond duquel sont gracieusement pelotonnées les quelques primitives habitations de Logne.

Ces environs de Vieuxville sont réellement charmants et bien faits pour tenter le pinceau de l'artiste et l'objectif du photographe.

Reprenons la grand'route vers Bomal; après quelques minutes de marche, elle passe par l'entaille d'un rocher qui s'avance en promontoire au bord de l'Ourthe. Vu de l'amont, ce massif rocheux, que vient de couper notre chemin et qui est connu sous le nom de Roche de Hierneu, est extrêmement beau. Il se présente sous forme d'une muraille de calcaire grisâtre richement coloré, de structure puissante, plongeant à pic dans la rivière; sa situation si remarquable et son aspect imposant attirent immédiatement l'attention. Il est percé d'ouvertures qui, d'après la légende, aboutissent au vieux château de Logne par des cavernes et des couloirs souterrains. Il paraît que ces cavernes ont servi de refuge aux prêtres poursuivis à la fin du siècle dernier. Ce serait peut-être à la base de ce rocher plongeant dans l'Ourthe que s'engouffrerait, au dire des habitants, l'eau que nous avons vue ressortir sous forme de source abondante au bord de la route d'Aywaille à Harzé. Pour gagner la station de Bomal, nous n'avons plus qu'à descendre la grand'route passant par Petit-Bomal.

EDM. RAHIR.

16e année. — N° 14 (230) **Bulletin officiel bimensuel** 30 juillet 1910

TOURING CLUB DE BELGIQUE

Cotisation annuelle de sociétaire : 3 francs
Les dames sont admises

SOCIÉTÉ ROYALE

Envoi gratuit de l'*Annuaire*, du *Manuel du touriste*, du *Manuel de conversation* et, deux fois par mois, du *Bulletin officiel illustré*.

◇ ◇ ◇

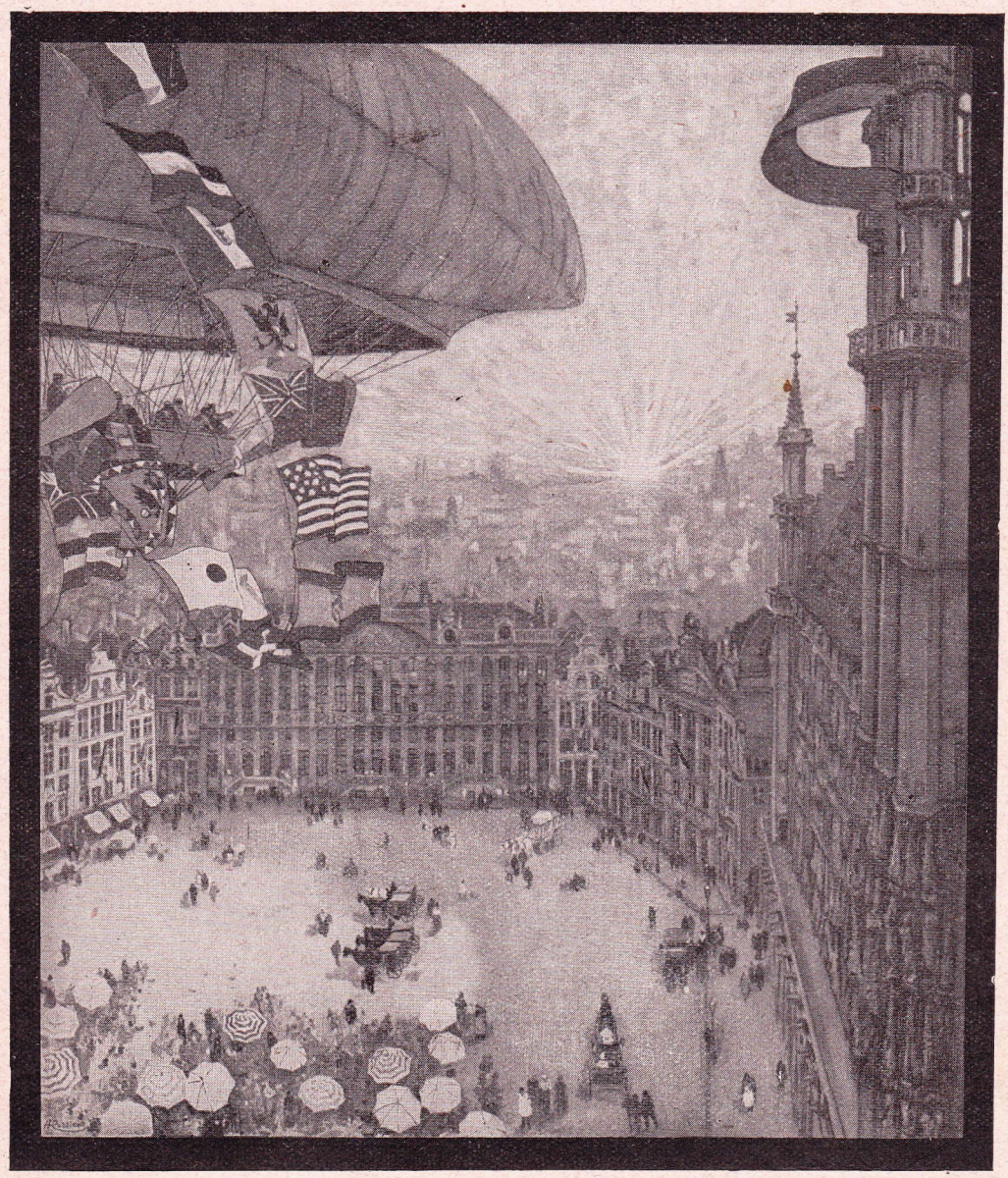
POUR LES MEMBRES DU TOURING CLUB :

Abonnements à l'Exposition, 15 francs au lieu de 20 francs.

Abonnements à Bruxelles-Kermesse, 7 fr. 50 au lieu de 10 francs.

Réduction de 30 p. c. sur les entrées individuelles à l'Exposition : fr. 0.70 au lieu d'un franc.

Réduction de 50 p. c. à la Plaine des Attractions et de 25 p. c. à Luna Park (Bruxelles-Kermesse).



POUR LES MEMBRES DU TOURING CLUB :

Abonnements à l'Exposition, 15 francs au lieu de 20 francs.

Abonnements à Bruxelles-Kermesse, 7 fr. 50 au lieu de 10 francs.

Réduction de 30 p. c. sur les entrées individuelles à l'Exposition : fr. 0.70 au lieu d'un franc.

Réduction de 50 p. c. à la Plaine des Attractions et de 25 p. c. à Luna Park (Bruxelles-Kermesse).

Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles

Avril-novembre 1910

Tirage : 65,000 exemplaires.